

En couple et en coloc. «L'opportunité de vivre en communauté, c'est cool»

Ils ont la trentaine ou presque, travaillent et sont en couple. Mais plutôt que de vivre à deux, ils ont choisi la colocation avec d'autres jeunes actifs. Ils racontent.

2025-05-05, Claire Pasquier

La colocation n'est plus l'apanage des étudiants depuis bien longtemps. Rachel, Monica et leur bande de jeunes actifs la dépeignaient déjà sur le petit écran en 1994. Mais depuis quelques années, une sous-tendance émerge: la colocation de couples et même de familles, chez les trentenaires. Moins transitoire que la colocation estudiantine, cette nouvelle façon de faire foyer tient davantage d'un choix de vie.

«Peut-être que la mise en ménage arrivera un jour, mais pour l'instant, l'opportunité de vivre en communauté, c'est cool.» Antoine et sa copine viennent d'emménager avec son meilleur ami et sa moitié. Le Fribourgeois partage un grand appartement à Lausanne pour 2900 francs. «On a une troisième chambre avec un canapé-lit au cas où quelqu'un pète les plombs. Elle fait aussi bureau, studio de musique, et on y fait également un peu de théâtre.»

Ecouter ses envies

Après plusieurs années à deux, Fanny et son mari viennent de quitter la bruyante rue de Lausanne de la capitale fribourgeoise pour une ferme dans la campagne sarinoise, qu'ils partagent avec une troisième personne. «Ce n'était pas forcément dans nos intentions de nous mettre en coloc, mais l'endroit est tellement beau et grand qu'on voulait en faire profiter quelqu'un.» Ils n'y voient là ni un retour en arrière dans leur statut de couple ni la volonté de faire différemment, mais ont décidé d'écouter leurs envies plutôt que de suivre les «chemins sociaux» tout tracés.

Clémentine et son copain ont, eux, investi une maison à Marly avec trois amis, dont un autre couple. Pour elle, la question de la décroissance fait partie des considérations: «On ne s'est pas acheté chacun un aspirateur, un robot mixeur, etc.» Le fait de pouvoir partager de plus grands espaces – cuisine et salon spacieux, grand jardin – est aussi un plus.

Le fils de Nina, âgé de cinq ans, a toujours vécu en colocation. «C'est idéologique: on a envie qu'il ait plusieurs adultes autour de lui qui sont d'autres exemples et qui ont d'autres visions.» L'aspect financier entre aussi en jeu: «On travaille moins pour vivre dans plus grand.» Le partage de la charge mentale n'est pas à négliger non plus: «On ne doit pas constamment faire les courses, les repas ou le ménage. Et il y a la possibilité de le faire garder par l'un des colocs lorsque l'on sort.»

« Les grands ménages familiaux avec plusieurs adultes et plusieurs enfants représentent moins de 1% des ménages »

Le phénomène de la colocation, qui concerne surtout le marché locatif, est difficilement quantifiable pour l'Office fédéral de la statistique. En revanche, la firme active dans le conseil en immobilier CBRE a pu dégager des tendances. Ceci en étudiant les données détaillées d'une trentaine de communes en Suisse romande. Sociologue urbaniste et chercheuse au sein du bureau vaudois, Marie-Paule Thomas indique que «les colocations de manière générale représentent au maximum 5% des ménages», et «les grands ménages familiaux avec plusieurs adultes et plusieurs enfants moins de 1% des ménages».

Nouvelle norme

Relativement marginal à l'échelle globale, ce modèle est devenu la norme dans certains cercles – notamment ceux de nos interlocuteurs. «Je viens d'une famille de quatre enfants et l'on est trois à vivre en coloc, et quasi tous mes amis proches aussi», remarque Nina. Surtout, le phénomène n'est plus réservé aux hippies: «Les normes ont été déconstruites et on peut le faire sans forcément vivre dans une communauté de gens à pieds nus ou être

uniquement dans une logique financière», illustre encore Antoine.

Les avantages semblent nombreux et les écueils, moindres, à l'âge adulte. Tous assurent communiquer souvent pour ajuster les petits détails de la vie quotidienne – courses, tâches ménagères, repas, mais aussi les considérations de chacun des membres de la colocation. «Il pourrait y avoir des schémas, des comportements de couple qui dérangent et dont on ne se rend même plus compte», pointe Fanny.

Pour Nina, il est important que ses colocs n'aient pas l'impression de vivre chez son fils: «On a un cadre clair, il peut jouer dans le salon, mais doit toujours ranger après.» Clémentine constate: «En étant davantage adulte que dans nos colocations antérieures, chacun sait plus où il va.» Antoine et ses colocataires ont, eux, convenu qu'ils devaient accepter sans broncher si l'un d'eux n'était plus à l'aise dans cette configuration.

Le besoin d'intimité du couple, doit, lui, être repensé. «On refait davantage de sorties, au resto, des pique-niques au parc», se réjouit Antoine. Chez Clémentine, il est déjà arrivé qu'un des couples annonce aux autres qu'il désire rester en tête-à-tête pour souper. Pour Nina et son compagnon, les moments à deux demandent de toute façon d'être organisés, en tant que parents.

Limites

Et c'est peut-être dans cette recherche d'intimité du couple que pourrait s'effriter ce modèle à la longue, s'interrogent certains. Ou dans la nécessité d'un «repos social», explique Antoine: «Peut-être que pour certains ça peut être pesant de ne pas se sentir totalement chez soi.» Un classique dans les colocations, il y a aussi le danger que la cohabitation se termine en grosse engueulade générale.

S'ils côtoient beaucoup de personnes au mode d'habitation similaire, nos interlocuteurs le reconnaissent volontiers, l'effet «bulle de bobos», comme le décrit Fanny, est peut-être à l'œuvre. Il n'empêche, ce nouveau paradigme devrait perdurer selon Marie-Paule Thomas. «Reste à savoir quelle sera sa part de marché par rapport au logement classique privatif. Un modèle n'exclut pas l'autre. Ils correspondent à des aspirations résidentielles différenciées.»

Les clusters, l'entre-deux

«En Suisse, deux tiers des foyers sont des petits ménages», rappelle Patrick Ischer, professeur associé à l'Institut du management des villes et du territoire à la Haute Ecole de gestion ARC, à Neuchâtel. Avec une tendance croissante dans la société à vivre seul, il relève que la demande pour des logements de type clusters, ou appartements en grappe, devrait s'accroître ces prochaines années, sur la base d'une évaluation faite par l'Office fédéral du logement. «Il s'agit de petits logements avec une kitchenette et une salle de bains privative, inscrits dans un contexte d'unités d'habitation avec des espaces partagés – balcon, cuisine ou séjour. Il semblerait qu'il y en ait de plus en plus.»

Selon un rapport de l'Office fédéral du logement, le nombre de ménages de très petite taille devraient augmenter fortement ces dix prochaines années dans la population active adulte âgée de 30 à 60 ans, et parmi les plus de 65 ans. Des catégories de personnes qui devraient porter un intérêt accru pour les clusters et micro-appartements (formes d'habitat individuel d'une surface minimale de quelque 25 à 35 m², complétées par des offres communes de services). Ne reste plus qu'à anticiper la demande, l'offre étant quasiment inexistante dans le canton de Fribourg, par exemple.

CP



Fanny (au centre) et son mari Bastien viennent d'emménager avec Pauline dans une grande ferme de la campagne sarinoise. Jean-Baptiste Morel



Marie-Paule Thomas